



## Sommaire

Commentaire de la Parole de vie.....	2
Textes de Chiara Lubich et des Focolari.....	4
Bible TOB.....	10
Communion d'âme sur la douleur .....	11



# Commentaire de la Parole de Vie

La parole de vie de ce mois est tirée de la prière enseignée par Jésus à ses disciples : le Notre Père, prière profondément ancrée dans la tradition juive. Les Juifs également appellent Dieu « Notre Père ».

Les mots de cette phrase nous interpellent : pouvons-nous demander à Dieu d'annuler nos dettes, comme le suggère le texte grec, de la même manière que nous sommes nous-mêmes capables de le faire avec ceux qui ont un manque envers nous ? Notre capacité de pardon est toujours limitée, superficielle, conditionnée.

Si Dieu devait nous traiter selon notre mesure, ce serait une véritable condamnation !

***« Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous »***

Au contraire, ce sont des paroles importantes qui expriment avant tout notre conscience d'avoir besoin du pardon de Dieu. Jésus lui-même les a dites à ses disciples, et donc à tous les baptisés, pour qu'à travers elles ils puissent se tourner vers le Père avec un cœur simple.

Tout découle du fait que nous nous découvrons fils dans le Fils, frères et imitateurs de Jésus qui a été le premier à faire de sa vie un chemin d'adhésion toujours plus totale à la volonté d'amour du Père.

C'est seulement après avoir accepté le don de Dieu, son amour sans limites, que nous pouvons tout demander au Père, y compris de nous rendre toujours davantage semblables à lui, jusqu'à la capacité de pardonner à nos frères et sœurs avec un cœur généreux, jour après jour.

Chaque acte de pardon est un choix libre et conscient, à renouveler avec humilité. Ce n'est jamais une habitude, mais plutôt un chemin exigeant, pour lequel Jésus nous fait prier chaque jour, comme pour le pain.

**« Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous »**

Combien de fois les personnes avec lesquelles nous vivons – en famille, dans le quartier, au travail ou dans nos études – peuvent nous avoir fait du tort, nous rendant difficile de renouer une relation positive. Que faire ? C'est ici que nous pouvons demander la grâce d'imiter le Père :

*« Levons-nous le matin avec au cœur une “amnistie” complète, un amour qui couvre tout, qui sait accueillir l'autre tel qu'il est, avec ses limites, ses difficultés, tout comme le ferait une mère avec son propre fils qui est dans l'erreur. Elle l'excuse, lui pardonne, ne cesse d'espérer en lui... »*

*Abordons chacun avec des yeux neufs, comme s'il n'avait jamais eu ces défauts que nous lui connaissons. Et recommençons cela à chaque fois, sachant que Dieu, lui, non seulement pardonne, mais oublie. C'est aussi la mesure qu'il nous demande <sup>1</sup>. »*

C'est un objectif élevé, vers lequel nous pouvons marcher à travers une prière confiante.

**« Pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui avaient des torts envers nous »**

Toute la prière du Notre Père a la perspective du « nous », de la fraternité : je ne demande pas seulement pour moi, mais aussi pour et avec les autres. Ma capacité de pardon est soutenue par l'amour des autres et, d'autre part, mon amour peut en quelque sorte ressentir l'erreur de mon frère : peut-être cette erreur dépend-elle aussi de moi, peut-être n'ai-je pas fait toute ma part pour qu'il se sente accueilli, compris ?..

À Palerme, en Sicile, les communautés chrétiennes vivent une expérience intense de dialogue, qui nécessite de surmonter bien des difficultés. Biagio et Zina racontent : « Un jour, un ami pasteur nous a invités chez des familles de son Église, protestante, qui ne nous connaissaient pas. Nous avons apporté quelque chose à partager pour le déjeuner, mais ces familles nous ont fait comprendre que cette réunion n'était pas vraiment bienvenue. Zina leur a alors gentiment fait goûter certaines des spécialités qu'elle avait cuisinées et à la fin, nous avons déjeuné ensemble. Après le déjeuner, ils ont commencé à souligner les défauts qu'ils voyaient dans notre Église. Ne voulant pas entrer dans une guerre verbale, nous leur avons dit : quel défaut, quelle différence entre nos Églises peut nous empêcher de nous aimer ? Habités à des diatribes constantes, ils ont été étonnés et désarmés par une telle réponse et nous avons commencé à parler de l'Évangile et de ce qui nous unit, qui est certainement beaucoup plus que ce qui nous divise. Au moment de nous dire au revoir, ils ne voulaient plus que nous partions. Nous leur avons alors proposé de dire le Notre Père, au cours duquel nous avons ressenti très fortement la présence de Dieu. Ils nous ont fait promettre que nous reviendrions parce qu'ils voulaient que nous fassions connaissance avec le reste de la communauté, ce qui fut le cas par la suite. »

Letizia MAGRI et la Commission Parole de vie

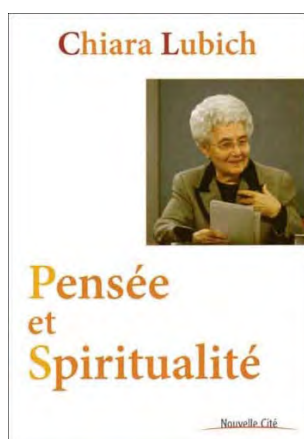
(1) Chiara LUBICH, *Parole de vie*, décembre 2004 ; cf. *Parole di Vita*, éd. Fabio Ciardi (Opere di Chiara Lubich 5 ; Città Nuova, Rome 2017) p. 739.



Textes  
*de*  
*Chiara Lubich*  
*et des focolari*

**Points à souligner :**

- Nous avons conscience d’avoir besoin du pardon de Dieu.
- Demandons au Père la capacité de pardonner à nos frères et sœurs avec un cœur généreux.
- Levons-nous le matin avec au cœur une “amnistie” complète, un amour qui couvre tout, qui sait accueillir l’autre tel qu’il est.
- Chaque acte de pardon est un choix libre et conscient, à renouveler avec humilité.
- Re commençons à chaque fois, sachant que Dieu, lui, non seulement pardonne, mais oublie. C’est aussi la mesure qu’il nous demande.



**Chiara LUBICH, *Pensée et spiritualité*, Nouvelle Cité 2003, p. 130-131**

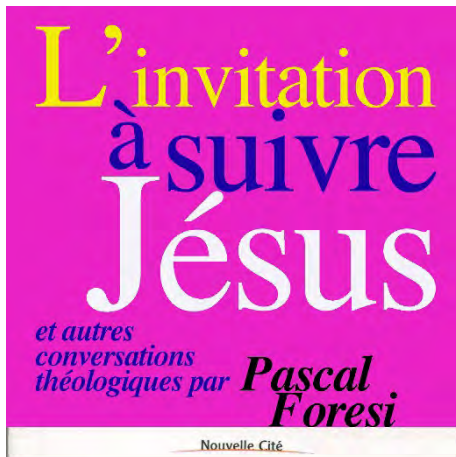
Quand on a connu les nuances atroces de la souffrance, les tribulations infinies de l'angoisse, quand on s'est tourné, muet et déchiré, vers Dieu pour l'implorer, l'appeler au secours et le supplier humblement, quand on a bu le calice jusqu'à la lie et offert à Dieu, des jours durant, des années durant, sa propre croix unie à la sienne qui lui donne une valeur divine, Dieu s'émeut de pitié et nous accueille dans son union.

Alors, après que nous ayons mesuré la valeur irremplaçable de la souffrance, cru à la logique de la croix et constaté ses effets bienfaisants, Dieu nous montre sous une forme nouvelle et plus élevée qu'il y a plus précieux encore que la souffrance : *un amour de miséricorde*, qui nous fait ouvrir notre cœur et nos bras aux malheureux, aux marginaux, aux victimes de la vie, aux pécheurs repentants.

C'est un amour qui sait accueillir le prochain égaré, qu'il soit ami, frère ou inconnu, et lui pardonner soixante-dix fois sept fois. Un amour qui fête davantage le pécheur qui revient que cent justes, et prête à Dieu son intelligence et ses biens pour lui permettre de manifester sa joie au fils prodigue.

Un amour qui ne mesure pas et ne sera pas mesuré.

Une charité épanouie, plus abondante, plus universelle, plus concrète que celle que l'on possédait auparavant. On sent en effet naître en soi des sentiments semblables à ceux de Jésus, venir sur ses lèvres, pour tous ceux que l'on rencontre, les paroles divines : « J'ai pitié de cette foule » (Mt 15,32). Beaucoup de pécheurs s'approchent, parce qu'on est un peu l'image du Christ, et on entame avec eux des conversations semblables à celles que Jésus tenait avec Marie-Madeleine, avec la Samaritaine ou la femme adultère. La miséricorde est l'expression ultime de la charité, son accomplissement. Et la charité surpasse la souffrance, parce que cette dernière n'existe qu'en cette vie, alors que l'amour demeure aussi dans l'autre. Dieu préfère la miséricorde au sacrifice.



**Pasquale FORESI, *L'Invitation à suivre Jésus* (nouvelle traduction inédite), Nouvelle Cité 1968.**

Cette prière serait incompréhensible sans la réalité qui me lie à mon prochain. En effet, si j'étais indépendant d'autrui dans mes rapports avec Dieu, il vaudrait mieux que Dieu me pardonne tout, car il me serait ensuite plus facile de pardonner aux autres. Au contraire, Jésus veut que nous demandions que nos torts nous soient pardonnés, comme nous avons pardonné à ceux qui ont des torts envers nous, parce que c'est plus juste, plus constructif, plus utile.

En réalité, Jésus veut que nous demandions davantage. En effet, que demandons-nous dans le *Notre Père* ? Nous demandons que la mesure de l'amour de Dieu envers nous soit identique à celle de notre amour envers les autres et que nous soyons instruments de pardon pour notre prochain. Cela signifie qu'il y a entre autrui et nous un lien profond et très fort ; cela signifie que nous devons aller ensemble vers Dieu.

Notre prière devra être expression de notre communion avec les autres et c'est alors seulement qu'elle constituera une véritable prière et qu'elle sera acceptée et écoutée. En somme, Jésus nous fait comprendre toujours davantage que nous devons nous considérer liés les uns aux autres.

On peut trouver dans l'Évangile de Matthieu une autre parole contenant une idée analogue : « Ne vous posez pas en juges, afin de n'être pas jugés ; car c'est de la façon dont vous jugez qu'on vous jugera, et c'est la mesure dont vous vous servez qui servira de mesure pour vous » (Mt 7,1-2).

C'est une exhortation que Jésus nous adresse. Elle est très sérieuse aussi, car c'est de la façon dont nous nous serons comportés avec le prochain que Dieu se comportera avec nous. Il y a presque identification entre nos rapports avec le prochain et nos rapports avec Dieu : Dieu se comporte avec nous comme nous nous comportons avec le prochain. On entrevoit donc une certaine identification entre Dieu et le prochain. En outre, on retrouve, comme dans les paroles du *Notre Père*, une équivalence entre le prochain et moi.



**Igino GIORDANI, *Journal de feu*, Nouvelle Cité 1987, p. 124-125**

J'ai besoin de tous et de personne. Dieu seul. Dieu seul m'est indispensable. Sans nourriture, je ne vis pas. Sans air, je suffoque. Sans vêtements, je gèle. Sans amitié, je dépéris. La joie me vient de ma famille et des compagnons. Mes rivaux et mes adversaires me sont utiles, car, en m'obligeant au pardon, ils demandent mon amour. L'amour est une joie. Pourtant, je peux me passer de tous et de tout, dussé-je même en mourir dans d'atroces souffrances. Si Dieu est là, tout est néant en Lui, et le néant est tout pour Lui. Il fait de la mort la porte de la vie et de l'abandon une épiphanie, car, grâce à Lui, la souffrance introduit dans la Plaie où se trouve le Paradis. Que de bienfaits n'ai-je pas reçus de mon père et de ma mère, de mes frères, de ma femme et de mes enfants, de parents et d'amis, depuis ma jeunesse et jusqu'à ce jour ! Pourtant, si je les perds, je les retrouve en Dieu. Mais si je perds Dieu, je les perds tous, et je me perds avec eux. Tous me sont utiles, seul Dieu m'est nécessaire. Seul avec Lui, tous sont avec moi, dans l'éternité.

# DIEU, L'HOMME, LES HOMMES

Essai de formulation du monde par Klaus Hemmerle

*cahier indigo*

**nouvelle cité, paris**

**Klaus Hemmerle, *Dieu, l'homme, les hommes*, Nouvelle Cité 1972, p. 60-62**

En réfléchissant sur le fondement d'où provient notre unité mutuelle comme lieu de notre unité avec Dieu, d'où provient notre communion réciproque en tant que communion avec Jésus parmi nous, nous avons entrevu la voie qui nous permettra d'en réaliser le commandement et la promesse dans le moment présent. Cette voie ne peut être différente de celle qu'a suivie Jésus. On ne peut la découvrir que dans son aliénation et son abandon.

Et qu'est-ce que cela veut dire ? L'unité, qui pour nous représente le but de toute vie sociale, est inaccessible par les deux voies qui apparemment permettraient de la réaliser rapidement : à savoir la voie de l'autorité et celle du sentiment.

D'abord, l'autorité ne peut réaliser l'unité à partir d'une prescription venue du dehors. Jésus ne nous a pas unis par un commandement, en nous soumettant de l'extérieur à la volonté du Père. Au contraire, il nous a assumés, il nous a accueillis en venant nous chercher là où nous étions. Il est venu à nous. Il nous a rassemblés, mais grâce à un contact personnel avec chacun dans sa singularité, dans son isolement, dans son farouche éloignement et son exil. Il nous a pris là où nous sommes, dans nos querelles, nos brouilles et nos discordes, et il nous a réunis.

Une autre voie s'est révélée absolument inefficace bien que souvent tentée par les hommes pour atteindre à l'unité : la sympathie naturelle, la communauté d'intérêts. Mais quand ces forces ont craqué l'amour de Jésus est toujours agissant : il nous prend quand nous n'avons plus en nous aucun point d'appui pour tenir. Le oui de l'amour de Dieu pour nous, alors que nous sommes en perdition dans la tempête du péché, procède d'une initiative strictement divine. Réaliser l'unité entre nous signifie : toujours recommencer ; et pour cela il ne suffit pas de serrer encore les liens de la sympathie, de la solidarité, de l'utilité ou de la bienveillance. Pour aller de l'avant il n'y a plus qu'une ressource : entrer dans le oui de Dieu, le oui que Dieu, dans la mort et l'abandon de Jésus, nous a jeté comme un pont entre nous, quand tous les ponts purement humains étaient détruits.

Par là nous ne voulons minimiser ni l'autorité humaine en tant que facteur d'ordre, ni l'importance des liens et des rapports naturels. Cependant, ils ne suffisent pas à assurer cette unité plénière que Dieu nous a rendu accessible par le sacrifice de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons espérer atteindre à cette plénitude par un autre chemin que celui que Dieu nous a ouvert : il nous



faut suivre Jésus, tandis qu'il se donne. Cet itinéraire est celui de la libération. Finie la peur de nous-mêmes qui s'achève en lâcheté, les uns devant les autres. Retrouvées dans une fraîcheur nouvelle, les attaches que la nature fixe entre nous, même sur le plan du sentiment ou de l'intérêt.

L'ordre, la rectitude des rapports sociaux, et aussi bien leur chaleur humaine sont un fondement de rechange, indispensable là où l'union ne se réalise pas à plein sur le plan purement naturel ou matériel. L'unité, qui est notre vocation, exige bien plutôt que nous placions à sa base, pour ce qui nous regarde, ce qui en est le fondement de par Dieu : la miséricorde par laquelle il nous a saisis en Jésus crucifié, quand son abandon l'a solidarisé avec notre sort. De même que l'alliance entre Dieu et le peuple d'Israël devait se réaliser non seulement dans la fidélité à Dieu mais dans la fidélité réciproque et dans le respect du pacte, de même en serait-il – et plus radicalement – pour l'alliance nouvelle et éternelle que Dieu a conclue avec l'humanité, dans le sang de Jésus. C'est le pacte de sa miséricorde qui nous a été offert en Jésus de façon irrévocable.

Notre unité au nom de Jésus monte à ce niveau quand nous répondons à la miséricorde de Dieu en Jésus à notre égard par le pacte de miséricorde entre nous, c'est-à-dire par la convention explicite de nous pardonner mutuellement « soixante-dix fois sept fois » (Mt 18,21). Ce n'est sans doute pas une coïncidence accidentelle si cette exhortation de Jésus au pardon inlassable fait suite dans l'Évangile, sans transition, à la promesse de sa présence au milieu de nous, là nous où nous sommes un en son nom.

Le recommencement inlassable que nous permet le pardon mutuel est le fondement que nous devons poser parmi nous à une société chrétienne vivante. La réalisation de l'aspect sociologique de la foi en dépend.

Rien là-dedans de romantique ou de chimérique. Au contraire, c'est le moyen de faire passer à l'acte la vérité intégrale. La disposition à pardonner rétablit les relations entre personnes, les libère des émotions, des exaspérations ; alors seulement le regard s'ouvre sur ce qui entre nous est possible et nécessaire, et c'est tout bénéfique pour l'un et l'autre partenaire.



Traduction  
oecuménique  
de  
*La Bible*  
(version 2010)

***Le « Notre Père » (Matthieu 6,12)***

9 « Vous donc, priez ainsi : Notre Père qui es aux cieux, fais connaître à tous qui tu es,  
10 fais venir ton Règne, fais se réaliser ta volonté sur la terre à l'image du ciel.

11 Donne-nous aujourd'hui le pain dont nous avons besoin,

12 pardonne-nous nos torts envers toi, comme nous-mêmes nous avons pardonné à ceux qui  
avaient des torts envers nous,

13 et ne nous conduis pas dans la tentation, mais délivre-nous du Tentateur.

14 « En effet, si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, votre Père céleste vous pardonnera à vous  
aussi ;

15 mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père non plus ne vous pardonnera pas vos  
fautes.



*Communion d'âme sur la douleur*

Terracina, 26 septembre 2020

Ce sont des circonstances particulières, dont l'invitation bienvenue de don Massimo, qui m'ont amené ici aujourd'hui pour vous dire quelques mots à l'occasion de cette fête de votre paroisse. En cette occasion, nous avons également plusieurs médecins présents, puisque, comme nous le savons, les saints Côme et Damien ont été choisis par l'Église comme les saints patrons des médecins et des pharmaciens. Don Massimo m'a demandé de vous dire un mot sur la douleur et la lumière qui nous vient à cet égard de la foi.

Je vous parle à cœur ouvert et sur la base de mon expérience, en adoptant le style du témoignage personnel et de la communion fraternelle, plutôt que de commenter les lectures du jour ou de m'engager dans une véritable réflexion théologique.

Je suis belge, originaire de Bruxelles, troisième d'une fratrie de cinq enfants, et le 9 mai, notre mère nous a « quittés ». Elle se trouvait dans une maison de retraite et était isolée depuis mars en raison de la pandémie. Comme sa chambre se trouvait au rez-de-chaussée du foyer, mes frères pouvaient la suivre par la fenêtre, et comme il y avait une sortie de secours juste à côté de sa porte,

la direction autorisait l'un d'entre nous à entrer dans la chambre une fois par jour à condition de ne pas rester plus d'une demi-heure lorsque ma mère s'est aggravée.

J'ai tout suivi depuis Rome sur mon téléphone portable, via WhatsApp, car je ne pouvais pas rentrer en Belgique à cause du covid, mais mes frères m'appelaient toujours, dès que l'un d'eux allait à la fenêtre. L'amour entre nous était tel qu'il comblait le fossé causé par la distance physique.

Enfants et adolescents, nous avons vécu des moments très difficiles car notre mère était « bipolaire », c'est-à-dire qu'elle souffrait d'un trouble mental. Elle traversait des périodes d'exaltation, pendant lesquelles elle perdait le contrôle d'elle-même et de ce qu'elle disait, puis sombrait dans des périodes de dépression pendant lesquelles elle ne pouvait plus rien faire et était même tentée d'en finir.

Cette maladie, qui à l'époque n'était même pas toujours reconnue comme telle et pour laquelle il n'existait pas encore de médicaments efficaces, a mis à rude épreuve notre père, qui était enfant unique et orphelin de père. Il était seul, dans cette situation très difficile et son caractère bien trempé faisait qu'il perdait parfois son sang-froid, notamment lorsque notre mère était insupportable et provoquait même parfois un scandale, par exemple dans la banque où mon père travaillait.

À cette époque, à la maison, il pouvait y avoir des moments de très forte tension et même de violence qui nous faisaient trembler, mes frères et moi, et nous mettaient toujours à cran. Je me souviens encore qu'une fois, enfant, après un tel moment, je suis allé à l'école en pleurant et en me disant au fond de moi que, si pour les autres enfants la vie était un jeu, pour moi elle était sérieuse...

Tout cela fait qu'à l'adolescence, je me suis posé de nombreuses questions sur le sens de la vie, l'existence de Dieu et la raison de la douleur. J'avais reçu une éducation chrétienne, mais je n'avais pas assez d'expérience personnelle de Dieu pour pouvoir dire honnêtement : « Je crois ». C'est lors d'une retraite animée par un dominicain que, à la fin du lycée, j'ai eu le don de la foi (une expérience que je n'ai malheureusement pas le temps de raconter). Un mois plus tard, j'ai rencontré des jeunes du mouvement des Focolari, qui m'ont donné les clés pour tirer les conséquences de cette foi dans ma vie quotidienne.

J'ai commencé à vivre sérieusement l'Évangile, en commençant à la maison, c'est-à-dire en essayant de « faire aux autres ce que j'aurais aimé qu'on me fasse ». J'avais appris, en effet, que l'on ne peut pas aimer Dieu, que l'on ne voit pas, si l'on n'aime pas concrètement son prochain que l'on voit, et que le Seigneur considère que tout ce que je fais aux autres, c'est à lui-même que je le fais. J'ai donc essayé de voir un visage de Jésus dans mon père, dont je me méfiais, de supporter mon jeune frère qui apprenait à jouer de la clarinette, de me mettre généreusement au service à la maison en tenant ma chambre propre, en faisant la vaisselle, en apprenant à repasser...

Il n'a pas fallu longtemps pour que mes deux jeunes frères, qui étaient encore à la maison avec moi à l'époque, prennent conscience de mon changement et soient « contaminés » par le virus bénéfique et joyeux de la Parole de Dieu mise en pratique.

Nous nous sommes vite mis en tête de nous aider explicitement à aimer nos parents, et certainement notre attitude, ou plutôt Jésus lui-même, qui se rend présent là où il y a une vraie charité et se fait sentir au milieu de ceux qui l'aiment, nous a soutenus, éclairés, donné de la force.

À l'occasion du départ de notre mère, l'un de mes frères a dit explicitement : Jésus a vraiment sauvé notre famille en y entrant par l'amour mutuel, qu'il a déversé dans nos cœurs depuis lors.

Bien sûr, nous savons que la grâce ne supprime pas la nature et que la vision surnaturelle de la réalité ne supprime pas la vision naturelle. Ainsi, au fil des ans, nous avons également convaincu

notre père de faire consulter régulièrement notre mère par un psychiatre. Entre-temps, la médecine a également progressé et on a trouvé des médicaments qui l'ont rendue plus stable.

L'amour concret et la charité partagée, vécus ensemble, ont certainement été une aide puissante pour apaiser tant de blessures en nous et entre nous, frères, et pour apporter à notre foyer un peu de paix et cette joie que seul Jésus peut donner. Mes parents n'y étaient évidemment pas insensibles, et tout cela les a certainement aidés à renforcer leur amour au fil des ans, malgré toutes les difficultés qu'ils ont rencontrées, et à rester fidèles jusqu'au bout.

Maman est partie en toute tranquillité, quatre ans après papa, et sans douleur particulière, entourée de nous, ses cinq enfants. Nous avons le sentiment de l'avoir accompagnée et portée jusqu'aux portes du Ciel.

Mais la plus grande force dans cette situation très difficile est venue de la pénétration du mystère de Jésus criant sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Ce sont les écrits de Chiara Lubich qui nous ont ouvert les yeux sur lui, et ce que nous avons découvert a été pour nous une véritable révélation, un grand soulagement, et la clé de voûte pour affronter la souffrance en tant que chrétiens. Nous ne cesserons jamais de découvrir et d'être émerveillés par ce mystère qui est au cœur de notre foi, et qui est aussi toute notre foi.

Comme saint Jean, nous croyons en l'amour et nous contemplons cet amour, qui est Dieu, en Jésus crucifié et ressuscité. Il est le Fils envoyé par le Père, le Verbe lui-même, la deuxième Personne de la Sainte Trinité. Il s'est incarné par amour pour nous, il s'est vidé de lui-même et est devenu, lui, le Tout-Puissant et l'Omniscient, une créature comme nous, un petit rien.

Mais pas seulement cela, qui est déjà énorme par l'amour qu'il révèle, au sommet de sa vie, il s'est laissé crucifier, Il a donné sa vie pour nous, répondant au mal qui se déchaînait contre lui par le bien. Et même plus : au plus fort de sa souffrance, il s'est retrouvé complètement semblable à nous, il s'est senti abandonné par le Père, « il s'est fait péché » dit l'apôtre Paul, il s'est senti identifié au péché, prenant sur lui et en lui toutes les conséquences du mal que nous avons fait.

C'est Dieu qui, par amour pour nous, a voulu faire cette expérience de descendre dans nos enfers et d'expérimenter en Lui-même l'enfer que nous nous sommes créé. Et, bien qu'il soit un homme, il n'a pas douté, il n'a pas désespéré, il n'est pas devenu fou, il a remis son esprit entre les mains du Père et s'est abandonné à l'Amour, il a cru en l'Amour et ainsi il a gagné, il a gagné sur la haine, le monde, la mort. L'amour a tout vaincu. Il est ressuscité, le Père l'a ressuscité et il est devenu le Vivant, celui qui donne l'Esprit, celui qui est avec nous tous les jours, jusqu'à la fin du monde.

Il est avec vous et il est vivant. Il est ressuscité et il est présent, même aujourd'hui, même maintenant. Il sait de quoi nous sommes faits et il sait ce que nous pouvons souffrir. Il a souffert comme nous et plus que nous. Ainsi, quelle que soit la situation dans laquelle nous nous trouvons, Il est là. Nous avons peur, il a eu plus peur que nous. Nous sommes en détresse, il a été en détresse. Nous ne voyons pas d'issue, il n'en voyait pas non plus. Nous sommes blessés dans le corps ou l'esprit, Il n'était qu'une plaie. Nous nous sentons en cage, emprisonnés, asservis, jugés par les autres, condamnés, lui aussi s'est senti comme ça. Nous sentons que Dieu est loin de nous, lui aussi ne « sentait » plus le Père. Nous sommes sans paix, sans force, sans joie... Il était pareil, et plus que nous... et nous pourrions continuer encore et encore. Comme le dit la Lettre aux Hébreux : « Nous n'avons pas, en effet, un grand prêtre incapable de compatir à nos faiblesses ; il a été éprouvé en tous points à notre ressemblance, mais sans pécher » (Hb 4,15). Contrairement à nous, il n'a pas péché.

Eh bien, la grande chose, celle qui suscite toujours l'émerveillement, l'espérance et la force, c'est que si nous nous tournons vers lui quand nous souffrons, si nous reconnaissons sa présence, si nous l'accueillons, si nous l'embrassons, si nous lui disons oui et portons notre croix comme lui, en nous offrant au Père et en aimant les autres comme lui nous a aimés, notre douleur se transforme en amour et lui, le Ressuscité, vient à notre rencontre et nous embrasse. Nous passons, avec lui, de la mort à la vie et nous expérimentons cette plénitude que seul Dieu peut nous donner. Nous commençons alors à faire la joyeuse expérience de voir que tout, vraiment tout, contribue au bien de ceux qui aiment Dieu, Jésus crucifié, et que, paradoxalement, « tout est grâce », comme le dit Bernanos.

C'est l'expérience que mes frères et moi avons faite à l'occasion du départ de notre maman, et que nous sommes certains de faire lorsque le Seigneur nous appellera à lui et que nous verrons alors en pleine lumière que rien, pas même le mal que nous avons commis et que nous commettons n'a échappé et n'échappe à son infini et immense Amour. Dieu essuiera alors toutes nos larmes, mais si nous le suivons depuis cette terre, il essuiera déjà beaucoup, beaucoup de larmes et un sourire apparaîtra toujours sur nos visages, même s'ils sont encore mouillés de nos larmes.

Michel Vandeleene

La parole de vie est une publication du mouvement des focolari.  
Vous la retrouverez sur le site [www.focolari.fr](http://www.focolari.fr),  
y compris en diaporama.  
Vous la trouverez également dans la revue Nouvelle Cité  
et sur le site <http://parole-de-vie.fr/>  
qui publie aussi des versions textes et images pour les enfants et les ados.  
Elle existe aussi en braille.  
Traduite en 91 langues ou dialectes,  
elle est diffusée dans le monde par la presse,  
la radio, la télévision à plus de 14 millions de personnes.  
Édition numérique : Nouvelle Cité 2022